

Planète **JAPON**

Un voyage entre modernisme et traditions

N°12

■ CULTURE

Bunraku

Marionnettes pour adultes

Ecoles de langues

La réalité des enseignants

■ INTERVIEWS

Danielle Elisseeff

Daisuke Matsui

Joe Hisaishi

Dans l'intimité d'une
Geisha de Tôkyô

L 11809 - 12 - F: 4,90 € - RD



芸者



Dans l'intimité d'une geisha de Tôkyô

Tôkyô, 19 heures, la rue animée de la *Kagurazaka*. Des hommes d'affaires en goguette se massent à l'entrée des restaurants, quelques jeunes batteurs amateurs s'entraînent sur un *taiko* électronique. Tout à coup, le claquement des sandales en bois et le bruissement d'un kimono annoncent une geisha. Son visage maquillé de blanc, elle marche à petits pas pressés, en baissant la tête. Le temps se fige, les passants l'observent, cherchent leurs téléphones pour prendre une photo. Une porte coulisse, la geisha disparaît. Des geishas en exercice, dans une ville moderne comme Tôkyô, en 2008 ? Oui, il y en a encore ! Elles sont moins nombreuses que leurs collègues de Kyôto, mais sont tout de même une centaine, réparties entre les quartiers de *Kagurazaka*, *Asakusa* et *Shimbashi*.

Chika, geisha tokyôite, nous ouvre les portes de ce monde encore très secret. Elle nous emmène à la découverte de son métier et de ses coulisses, de sa vie quotidienne...

Itinéraire d'une enfant rêveuse

Chika a 35 ans, et déjà une longue carrière derrière elle. Elle exerce le métier de geisha depuis bientôt 15 ans. Après avoir terminé ses études au lycée, elle a travaillé un an pour une compagnie de vêtements, puis s'est décidée à réaliser son rêve : devenir geisha. La vocation, elle l'a eue comme d'autres décident de devenir chanteur ou policier : en regardant la télévision. Sur le petit écran, enfant, elle était fascinée par les tenues, mais aussi la tenue, de ces élégantes en kimono. "Dans des reportages, j'avais vu qu'il y avait des geishas en exercice dans le quartier *Kagurazaka*. Les rues en pentes, les minuscules allées pavées, les élégants *ryôtei* (restaurants où servent les geishas) cachés derrière les bambous...être geisha dans ce quartier était un rêve."

Ses parents voulurent l'en dissuader : "Mes parents ne voulaient pas

que je devienne geisha, ça leur faisait peur. Ils avaient des a priori, des préjugés très négatifs sur ce métier. Ils pensaient que j'allais avoir des mœurs légères, que ce n'était pas une profession respectable. Ils se trompaient." A 20 ans, prenant son courage à deux mains, elle alla tout simplement toquer aux portes des *ryôtei*, des *okiya* (agences de geishas) de son quartier de prédilection. Sa démarche fut payante, elle trouva rapidement une *okiya* qui lui fit confiance, et l'engagea. Une formation de deux mois, prise en charge financièrement par sa nouvelle *okiya*, s'ensuivit. L'intronisation à Tôkyô est beaucoup moins formelle qu'à Kyôto : à l'issue de son stage, Chika fit juste la tournée des *ryôtei* en présentant sa nouvelle carte de visite, la *senja fuda*. Elle devint ainsi officiellement l'une des trente geishas de la *Kagurazaka*, elle était à l'époque la plus jeune. Aujourd'hui, elles sont âgées de 21 ans, pour la cadette, à... 80 ans, pour la doyenne !

芸 : gei, 者 : sha : personne pratiquant les arts

A Tôkyô, comme ailleurs, en 2008, comme dans des temps plus anciens, les geishas sont avant tout des "personnes d'art" : elle dédient leur vie à la pratique des arts traditionnels japonais. A la fois danseuses, chanteuses, musiciennes, elles doivent se former et s'entraîner toute leur vie. "Tous les jours, du lundi au samedi, je vais au *kenban*. Le *kenban* est un lieu de travail, de répétition, je peux y stocker des kimonos. Mais c'est surtout ici que mes collègues de la *Kagurazaka* et moi prenons quotidiennement nos cours de danse, de chant, de *shamisen* (luth japonais à trois cordes)".

Aujourd'hui, c'est à un cours de danse que nous assistons. Le professeur, Hanyali Sukeiyoo, est à mille lieux des stéréotypes. Disponible, chaleureux, il nous rencontre au *kenban* une cigarette à la bouche, nous parle en riant de ses 28 ans de carrière, de ses voyages à l'étranger aux côtés des geishas. Il est tombé dans la danse traditionnelle quand il était



petit. Toute sa famille, à Kyôto, travaille dans ce milieu. Les geishas arrivent pour leur leçon. En *yukata* (kimono léger et informel, en coton), elles s'agenouillent, le front au sol, pour le saluer avec respect. Le cours commence, et l'on mesure alors le talent du *sensei* Hanyali Sukeiyoo. Chantant lui-même les airs qu'il connaît par cœur lorsque la musique s'arrête, imitant les instruments, il redresse une main, corrige un regard, replace un éventail. Ces danses, simples en apparence, sont en fait millimétrées, très précises. Une main tient une manche du kimono, l'éventail se baisse, le regard se coule au dessus, la tête se penche... c'est du grand art. Et la danse est pourtant considérée comme la discipline la plus accessible.

"Pour l'instant, devant les clients, ou pour la *Kagurazaka Odori* (le spectacle annuel où les geishas se produisent en public), je ne fais que danser, nous explique Chika, modeste. Chanter ou jouer d'un instrument est plus difficile. Ce sont nos maîtres qui décident quand nous sommes prêtes. Moi, j'ai encore du travail !" Le shamisen serait l'instrument le plus ardu à maîtriser, c'est pourquoi il est souvent confié aux geishas les plus expérimentées.

Etre la plus belle

Ce soir, Chika doit se rendre dans un *ryôtei* pour 18 heures. Mais, avant cela, une longue et minutieuse préparation est nécessaire. Elle arrive à l'*okiya* vers 16 heures 30. Deux femmes lui coiffent d'abord les cheveux en un chignon très élaboré. La coiffure nécessite environ une demi-heure, d'innombrables barrettes et beaucoup de laque. Puis, vient le tour de l'habillage. Chika possède ses propres kimonos, ceux qui la faisaient tant rêver étant enfant. "J'en ai une centaine, en comptant les *yukata*, nous annonce-elle fièrement. J'en stocke une partie chez moi, une partie à l'*okiya*. Les kimonos sont très onéreux : de 100 000 yens (600 euros) pour les plus simples, à 1 000 000 yens (6 000 euros) pour les plus luxueux. J'ai constitué ma garde-robe petit à petit, au début il m'arrivait de devoir en emprunter ou en louer". Nouer savamment l'*obi* (large ceinture qui ferme le kimono), et ajuster le kimono sont des opérations délicates, et Chika a besoin de l'aide d'une personne de l'*okiya* pour les

mener à bien. Une fois coiffée et habillée, elle se maquille toute seule. Ce soir, elle opte pour un maquillage sophistiqué, mais naturel.

"Le plus souvent, s'ils demandent ce maquillage traditionnel, c'est que les clients amènent des étrangers."

"Le maquillage du visage en blanc, lèvres rouges, n'est pas systématique pour une soirée au *ryôtei*. C'est selon la demande des clients. Le plus souvent, s'ils demandent ce maquillage traditionnel, c'est qu'ils amènent des étrangers, ou des nouveaux venus". La

jeune femme arrivée tout à l'heure, jean rentré dans les bottes, cheveux détachés, est maintenant méconnaissable. Elle est devenue une geisha, de celles que l'on imagine aujourd'hui disparues. Elle s'éloigne à petits pas dans la ruelle étroite, son ombrelle rouge la protégeant de la pluie.

Au *ryôtei*, le client est roi

Les clients arrivent généralement au *ryôtei* en début de soirée, vers 18 heures 30. Apéritifs, repas, boissons, la recette est la même que dans les restaurants classiques. Mais les geishas veillent à divertir leurs clients : elles discutent, jouent à des jeux de société, dansent ou chantent à leur demande. Souvent là pour des dîners d'affaires, les clients apprécient la compagnie des geishas, qui les aident à briser la glace et à détendre les relations de travail. Leur légendaire discrétion est elle aussi un atout, ce qui est discuté, décidé au *ryôtei*, ne franchira pas ses murs. Élément essentiel quand on sait que ces établissements accueillent très souvent d'importants hommes d'affaires ou politiques. La relation geisha/client est donc avant tout basée sur la confiance, qui se construit au fil du temps. N'est pas client qui veut, ce milieu fonctionne comme un club très fermé. "Pour être accepté au *ryôtei*, soit il faut être un habitué, soit être recommandé, coopté. Le *ryôtei* se réserve le droit de refuser de nouvelles candidatures", explique Chika. Nous nous étonnons : pourquoi tant de mystère, si peu d'ouverture ? "Nous voulons tout d'abord être sûrs que les clients sont des gens "bien", qu'ils n'ont pas de mauvaises intentions. Ensuite, il n'y a pas d'échange direct d'argent entre les clients et le *ryôtei* ou l'*okiya*. Le *ryôtei* envoie la facture plus tard, à l'entreprise ou aux responsables du dîner, puis se chargera de payer les geishas. Ce type de soirée est très onéreux, et nous devons avoir l'assurance que nos clients ne seront pas de mauvais payeurs".





C'est habituellement la responsable du *ryōtei* qui choisit quelles geishas employer pour chaque soirée, en fonction des demandes et des spécialités des unes et des autres. Certains clients veulent par exemple s'essayer au chant traditionnel, et profiter des talents d'une joueuse de shamisen. On choisira alors une très bonne musicienne. Mais les clients peuvent aussi demander la présence d'une geisha bien précise. *"Il y a beaucoup d'habitues, il se noue forcément des liens privilégiés avec certains. Il nous arrive même parfois de sortir déjeuner avec des clients, d'établir à la longue des relations amicales. C'est ce que je préfère dans mon métier; les rencontres. Je suis amenée à faire la connaissance de gens très différents, et tous passionnants"*. La soirée au *ryōtei* se termine souvent vers minuit. Les geishas, Cendrillons nipponnes, hèlent un taxi et rentrent alors dans leurs appartements.

Ne pas montrer l'odeur de la vie quotidienne

Changement de décor. Aujourd'hui, à Tôkyô, les geishas sont des jeunes femmes indépendantes, qui vivent seules. Chika habite un immeuble très moderne, dans le quartier d'*Edogawabashi*, sur une large avenue. Le *shuto* (le périphérique tokyoïte) passe non loin. On est à cent lieues de la *Kagurazaka*, des kimonos, des rues pavées.

Autrefois, les geishas habitaient réunies dans des *okiya*. Si ce système assez contraignant excluait bien souvent toute vie privée, il leur épargnait aussi les vicissitudes de la vie quotidienne. Maintenant qu'elles ont gagné en indépendance, il leur faut gérer, comme tout un chacun, le ménage, les courses, etc. Elles vivent donc une vie normale...ou presque. *"Bien sûr; je dois m'occuper de mon appartement, faire la cuisine, comme tout le monde. Mais les clients ne veulent pas que l'on brise leurs rêves, les geishas doivent rester des femmes inaccessibles, lointaines, irréelles. Alors, j'évite, et mon agent me le*

"Les geishas doivent rester des femmes inaccessibles, lointaines, irréelles."

déconseille fortement, d'aller faire les courses dans le quartier où je travaille, par exemple. Il ne faudrait pas qu'un client me croise en pantoufles, des sacs plastiques à la main ! pouffe Chika. Je gère donc mon quotidien discrètement. De même, s'il m'arrive d'avoir rendez-vous avec un client hors du ryōtei, je m'habillerai de façon assez formelle et élégante. Je dois rester dans mon personnage, et faire honneur à ma profession".

Les geishas sont payées à la commission. Chika ne nous dira pas à combien s'élèvent ses revenus, discrétion et bonnes manières obligent. *"Il ne faut pas montrer l'odeur de la vie quotidienne. Nous devons faire rêver."* Elle confie tout de même que, si les revenus d'une geisha sont décents, ils ne sont pas non plus mirobolants. *"Moi, je vis très bien, mais c'est parce qu'à côté je gère un restaurant et un bar. Je suis très occupée !"* Chika baisse la voix : *"C'est un peu tabou, mais certaines geishas, qui n'ont pas d'activités annexes, ont besoin d'être "parrainées" par un danna, un sponsor, qui les aide financièrement. Pour payer leur logement, par exemple."*

Qu'en est-il de leur vie privée ? Les geishas d'aujourd'hui peuvent-elles en avoir une ? Chaque agent, chaque quar-



tier, chaque ville a ses codes. Les geishas du quartier *Kagurazaka*, chanceuses, bénéficient d'une vraie liberté de mœurs. *"Ici, les geishas ont le droit de se marier, d'avoir un petit ami, elles peuvent même, si elles le souhaitent, avoir des enfants"*, explique Chika. Qu'en est-il dans les faits ? Demi-sourire, sur les 30 geishas du quartier, aucune n'est mariée. Pourquoi ? Chika évoque en priorité les horaires du métier, difficilement compatibles avec la vie de couple telle qu'on l'imagine encore au Japon : *"Je ne pourrais pas être mariée à un salaryman, qui attend de moi que je lui prépare à manger, que je m'occupe des enfants, etc. Avec mes horaires, on ne se verrait jamais !"* Un homme de la nuit, suggère-t-on alors en plaisantant. Chika nous répond qu'il peut être difficile de faire des rencontres, de nouer de vraies relations, tout en restant discrète sur sa vie quotidienne. Nous n'en saurons pas plus.

Quel avenir pour les geishas de Tôkyô ?

Etre une geisha en 2008, c'est aussi s'inquiéter pour son avenir, travailler dans un monde qui peine à s'adapter, à évoluer. Ce respect des traditions fait le charme de la profession, bien sûr. Mais cela s'avère aussi parfois frustrant. *"C'est un milieu qui reste très traditionnel et conservateur, avec une grande force d'inertie. Je propose parfois des idées, des changements. Le temps que ces propositions soient discutées et adoptées, il peut se passer des années !"*, regrette Chika.

Le nombre de *ryôtei* et, avec lui, la source d'activité principale des geishas, diminue de façon inquiétante. Il y en avait neuf l'année dernière, dans la *Kagurazaka*, il n'y en a plus que six aujourd'hui. Et de nouvelles fermetures sont à craindre l'an prochain. Les propriétaires sont âgés, partent à la retraite, et leurs enfants ne sont pas prêts à prendre la relève. Attirer une nouvelle clientèle, s'ouvrir, va devenir une nécessité. Alors, une nouvelle formule a récemment vu le jour : certains *ryôtei* ont ouvert des *isakaya* (brasseries) annexes. Si des clients sont intéressés par les *ryôtei* et les geishas, mais ne connaissent personne pour les coopter, ils peuvent devenir des clients réguliers de ces annexes. Ainsi, la patronne du *ryôtei* apprendra à les connaître et pourra, au bout d'un moment, les inviter à y passer une soirée.

Autre nouveauté venant troubler l'ordre séculaire, les *furisode-san* (voir encadré ci-dessous), qui proposent une interprétation moderne et très accessible des geishas. Qu'en pense Chika ? *"Je ne suis pas contre, si cela donne aux gens un avant-goût de ce qu'ils pourront trouver avec une vraie geisha, dans un vrai ryôtei, si cela leur donne envie de poursuivre l'expérience. Mais si les gens nous confondent, s'ils pensent que les furisode-san sont des geishas, alors là, je ne suis pas d'accord !"*

Et elle, comment voit-elle son avenir, en tant que geisha ? *"Je compte bien être geisha le plus longtemps possible. J'aime ce que je fais, et les geishas ne cotisent pas à la retraite. Plus je vieillirai, mieux je maîtriserai le chant, le shamisen...j'espère être geisha jusqu'à 90 ans !"*

■ Reportage réalisé par Anouchka Flieller
Photos de Florian Ruiz

Furisode-san : Les *furisode-san* ont l'apparence des geishas, animent des soirées comme les geishas...mais ce ne sont pas des geishas ! Créée par des commerçants d'*Asakusa*, la compagnie *Furisode Gakuin* emploie des jeunes filles d'une vingtaine d'années, qu'elle recrute sur C.V. et sur audition. Les recrues suivent une formation rémunérée de quelques mois, puis deviennent des salariées de l'entreprise. Lors de leurs prestations, elles portent des *furisode*, kimonos très colorés aux longues manches, destinés en général aux jeunes filles. Elles peuvent être employées à des tâches diverses : animer un banquet, comme le feraient des geishas, mais aussi distribuer des prospectus publicitaires ! Pour les engager, il suffit d'appeler directement la compagnie, et de déboursier environ 200 euros de l'heure. La clientèle est très différente de celle des geishas : plus jeune, moins fortunée, moins connaisseuse des arts traditionnels japonais. Les *furisode-san* seraient donc des ersatz de geishas, accessibles, jeunes, modernes, mais aussi beaucoup moins raffinées. Aucune geisha ne s'avouerait, bien entendu, en concurrence avec une *furisode-san*, les rumeurs d'inimitié vont néanmoins bon train...